

On doit s'efforcer en outre de bannir toute préoccupation.

Un fait est acquis : la fréquentation et la gravité des épidémies diminuent avec les progrès de l'hygiène, affirmant ainsi la part qui revient à l'intervention de l'intelligence et de la prudence humaines dans la préservation de la santé ; même quand elle est en butte à ces terribles fléaux dont la cause première nous échappe et dont la marche déroute parfois nos prévisions, parce qu'elle semble obéir à des lois qui se jouent de nos calculs et confondent notre sagesse.

(A continuer.)

DR A. J.

COURAGE DE TOUS LES JOURS.

Ayez le courage de payer ce que vous devez pendant que vous avez dans votre gousset assez d'argent pour cela.

Ayez le courage de vous passer de ce dont vous n'avez pas besoin, quel que soit votre désir de vous le procurer.

Ayez le courage de parler quand il convient de le faire, et de vous taire lorsque la prudence l'exige.

Ayez le courage de parler à un ami pauvrement vêtu, bien que vous soyez en compagnie d'un autre ami mieux favorisé de la fortune, et que vos propres habits soient somptueux.

Ayez le courage de faire un testament, et que ce testament rende justice à tous les intéressés.

Ayez le courage de dire à un homme pourquoi vous ne lui prêtez point votre argent.

Ayez le courage de rompre avec la connaissance qui vous plaît le plus, sitôt que vous devenez convaincu qu'elle manque de principes. "Un ami doit supporter les défauts de son ami," mais non ses vices.

Ayez le courage de montrer que vous respectez l'honnêteté sous quelque aspect

qu'elle se présente, et que vous méprisez la fourberie, d'où qu'elle vienne.

Ayez le courage de porter vos vieilles hardes jusqu'à ce que vous puissiez en acheter des neuves.

Ayez surtout le courage d'obéir à votre Créateur, quand même cela devrait vous exposer aux railleries des hommes.

LA VANITÉ VAINCUE.

Un jour, Rubens parcourant les environs de Madrid, entra dans un couvent fort austère, et remarqua, non sans surprise, dans le chœur pauvre et humble du monastère, un tableau qui révélait le talent le plus sublime. Cette peinture représentait la mort d'un moine. Rubens appela ses élèves, leur montra le tableau, et tous partagèrent son admiration.

"Et quel peut être l'auteur de cette œuvre ? demanda Van Dyck, l'élève favori de Rubens.

—Un nom était écrit au bas du tableau ; mais on l'a soigneusement effacé, répondit Van Thulden."

Rubens fit engager le prier à venir lui parler, et demanda au vieux moine le nom de l'artiste auquel il devait son admiration. "Le peintre n'est plus de ce monde. — Mort ! s'écria Rubens, mort ! ...Et personne ne l'a connu jusqu'ici ; personne n'a redit, avec son admiration, son nom qui devait être immortel, son nom devant lequel s'affaceraient peut-être le mien ? Et pourtant, ajouta l'artiste avec un noble orgueil, pourtant, mon Père, je suis Pierre Paul Rubens." A ce nom, le visage pâle du prier s'anima d'une chaleur inconnue ; ses yeux étincelèrent, et il attacha sur Rubens des regards où se révélait plus que la curiosité ; mais cette exaltation ne dura qu'un moment. Le moine baissa les yeux, croisa sur sa poitrine les bras qu'il avait élevés